

Pont-de-Buis-lès-Quimerc'h

par J. GARREAU

Assistant au C. L. U. de Brest

Notes établies à l'occasion d'une excursion faite en janvier 1965, avec les étudiants en Géographie du C.L.U. Ont été consultés : le diplôme d'études supérieures de M^{me} NICOLAS : « Autour de la Basse Aulne » (Rennes, 1943), la monographie de M. ROLLAND Yves : « Les gisements calcaires et les fours à chaux dans le Finistère et en particulier dans la région de Pont-de-Buis », la carte géologique au 1/80.000 feuille de Morlaix, les cartes topographiques de l'I.G.N. au 1/50.000 feuille du Faou et au 1/100.000 feuille de Châteaulin, les photographies aériennes de l'I.G.N. mission France 1961, N° 411/412/413, série 0317-0717. Au cours de l'excursion, de nombreux renseignements nous ont été aimablement communiqués par M^{me} PLOUX, Député-maire de Pont-de-Buis, M. DUTOUR, directeur de la Poudrerie nationale, M. ROLLAND, instituteur à Pont-de-Buis, et MM. les Directeurs de la foresterie d'endives.

I. LE CADRE PHYSIQUE.

Lorsqu'on vient de Brest, pour atteindre Pont-de-Buis, on doit obligatoirement franchir la longue crête de Quimerc'h, qui prolongeant vers l'Ouest le flanc Sud des Monts d'Arrée, sépare la rade de Brest et la presqu'île de Plougastel du bassin de Châteaulin. Partant du Faou, situé au niveau de la mer au fond d'une belle ria très envasée, la route doit s'élever rapidement jusqu'à 169 m, en passant par un petit replat vers 80 m et un petit col vers 150 m sous lequel passe en tunnel la voie ferrée. Au point culminant du trajet, on laisse à gauche une petite route qui, suivant la crête vers l'Est, mène au vieux bourg de Quimerc'h, situé sur le versant Sud, à quelques kilomètres, à 190 m d'altitude. Du Vieux Quimerc'h, il ne subsiste plus que quelques feux alors que ce fut dans le passé un village actif. Au XIX^e siècle, d'un commun accord les habitants du village, trop éloignés de la route Landerneau-Quimper, décidèrent d'établir un nouveau bourg sur cette route, devenu le centre administratif, culturel, éducatif et commerçant de ce qui fut jusqu'au 1^{er} février 1965 la commune de Quimerc'h. Par la suite, la voie ferrée desservit l'agglomération. Il y a là un exemple remarquable du trafic routier attirant et fixant la population, en déplaçant le chef-lieu d'une commune.

Du point le plus élevé de la route, on domine vers le Sud le bassin de Châteaulin, ensemble de collines semblant culminer aux mêmes altitudes. Aux pieds de la crête surplombant Quimerc'h d'une cinquantaine de mètres, l'aspect est celui d'un plateau disséqué par de profondes vallées s'encaissant vers l'aval. Des aplanissements vers 100/110 m et vers 85 m sont bien visibles en contrebas de la crête et autour de Pont-de-Buis. Ces deux altitudes doivent être distinguées car en de nombreux endroits

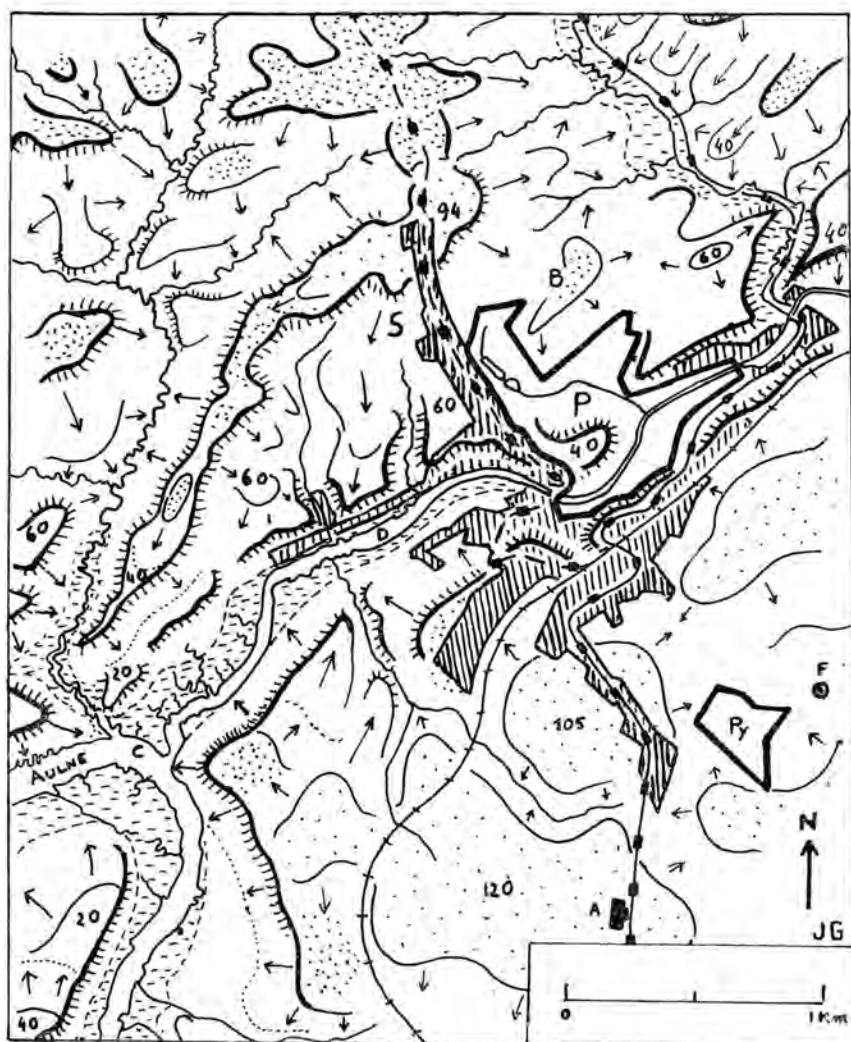


Fig. 1. — Le site de Pont-de-Buis



Rebord de colline ou de plateau

Rebord en pente forte et escarpement

Sens de la pente topographique



Niveau d'aplanissement vers 100/110 m



Niveau d'aplanissement vers 85 m



Altitude en mètres (approximation)



Agglomération de Pont-de-Buis



Limites de la Poudrerie Nationale



Ancienne route royale et voie romaine



Route nationale



Voie ferrée

dans la proche vallée de l'Aulne, sur les pourtours de son estuaire, autour de la vallée d'Argol, dans la presqu'île de Plougastel, ils sont nettement individualisés. Il s'agit ici de replats d'érosion cycliques en rapport avec des niveaux de base marins de la fin du pliocène et du début du quaternaire. Vers l'Est et le Sud-Est, les collines s'élèvent vers 140/160 m, altitudes courantes du bassin de Châteaulin. Il est à remarquer que la longue crête de Quimerc'h porte les traces de toute une série d'aplanissements de l'Est vers l'Ouest : à 280 m environ au signal de Quimerc'h à l'Est, puis vers 240 m, ensuite à plusieurs endroits vers 150/160 m entre Quimerc'h et Rosnoën, vers 100/110 m au-dessus du pont de Térénez.

Deux routes permettent d'aller de Quimerc'h à Pont-de-Buis. L'ancienne route royale et voie romaine suit le sommet d'une lanière, reste du plateau vers 100/110 m disséqué par les affluents de la Doufine. Les trop fortes rampes l'ont fait abandonner par la grande circulation routière moderne, au profit d'une nouvelle route qui atteint la Doufine en suivant un de ces affluents et en escaladant dans Pont-de-Buis, par une plus longue rampe, le versant Sud de sa vallée.

Coulant parallèlement dans Pont-de-Buis à la direction de la crête de Quimerc'h, la Doufine est encaissée d'une centaine de mètres dans le plateau. L'examen des cartes topographiques et surtout des photos aériennes montre que la rivière à Pont-de-Buis sépare deux régions topographiquement différentes.

Au Nord, en avant de la crête de Quimerc'h, le plateau est très disséqué, avec des interfluvies s'étendant en longues lanières digitées. Le réseau hydrographique très dense a souvent un tracé orthogonal, comme au Nord de Logonna-Quimerc'h, trahissant des influences tectoniques et structurales. Influences tectoniques certaines : il s'agit de failles ou de plis-failles, d'axes anticlinaux (il y en a au moins deux) affectant les schistes et grès du Siegenien et du Coblencien (Dévonien) et datant sans doute du plissement hercynien. La crête de Quimerc'h est un anticlinal formé de roches très dures, schistes et quartzites de Plougastel (Gélinien) ; la résistance de ces roches à l'érosion peut expliquer l'importance actuelle de son relief. Failles et plis sont alignés dans la région selon une direction SO/NE. Les influences structurales se font sentir dans le relief appalachien du Nord-Ouest de Pont-de-Buis et de Logonna-Quimerc'h. L'érosion actuelle par les eaux courantes, exaspérée par le très proche niveau de base de la ria de l'Aulne, attaque le plateau correspondant aux surfaces nivelant les plis vers 80/110 m ; déblayant les roches tendres des synclinaux, elle respecte davantage les anticlinaux en roches plus résistantes.

Notice explicative du croquis : (suite)

- A ■ Forcerie d'endives.
- B Colline du Buzit.
- C Pointe du couple.
- D Vallée de la Doufine.
- F ● Carrières et fours à chaux du Pouldu.
- P Poudrerie Nationale.
- Py Polygone d'essais des poudres.
- S Plateau du Squiriou.

Calque de la photographie aérienne N° 412, série 0317-0717 de la mission France 1961 - I.G.N. Calque interprétatif réalisé sous stéréoscope avec l'aide des photographies N°s 411-412-413.

Echelle approximative des photographies : 1/25.000

Au Sud de la Doufine, à Pont-de-Buis, le relief est plus calme, plus mou, le réseau hydrographique, moins dense, est, sauf pour quelques cours d'eau importants, moins encaissé. Les roches sont plus homogènes ; il s'agit à peu près uniquement des schistes du Dinantien (Carbonifère), avec d'importantes lentilles de calcaires qui ont donné naissance à Pont-de-Buis à la fabrication de la chaux.

Contraste donc à Pont-de-Buis entre le massif plateau Sud, dominant le quartier de la gare, culminant vers 100 m, et le plateau Nord, la colline du Squiriou, à laquelle s'adosse et s'installe la poudrerie, portant le quartier ouvrier ; plateau disséqué vers 80/90 m, avec de nombreux replats étagés, se retrouvant d'ailleurs de part et d'autre de la Basse-Aulne (replats vers 20 m, 40 m et 60 m environ).

La vallée de la Doufine à Pont-de-Buis est une ancienne ria, encore remontée par la marée dynamique ; la marée de salinité faisant faiblement sentir ses effets jusqu'à la pointe du Couple, au confluent avec l'Aulne. Les roselières (*Phragmites communis*) qui bordent ces terrains humides du fond de la vallée, ainsi que le grand marais de Logonna-Quimerch, indiquent une très faible salinité des eaux de surface de l'Aulne et de la Doufine. Ce n'est que plus loin vers l'aval, dans l'estuaire de l'Aulne, que l'on voit apparaître la bordure d'obione marquant l'apparition des premiers halipèdes.

Pendant les périodes froides du quaternaire, les coulées de head dues aux phénomènes de solifluxion ont remblayé en partie le fond de la vallée de la Doufine, donnant à la vallée un profil en auge. Après la période du Würm, la Doufine commença à recreuser sa vallée dans le head, formant les méandres que l'on peut de nos jours observer en aval de Pont-de-Buis. La transgression flandrienne devait entraver et stopper ce débâlement, et son maximum dunkerquien doit être tenu pour responsable de l'élaboration de l'ancien schorre devenu marais continental. Les photos aériennes montrent avec netteté le tracé et l'emplacement des anciens chenaux, creeks et salt-pans. Il semble actuellement qu'une nouvelle phase de transgression soit en cours et qu'à nouveau le marais redevienne un schorre et la vallée une ria. Des preuves d'une élévation du plan d'eau à chaque flot sont décelables dans la vallée de l'Aulne jusqu'à l'écluse de Guily-Glas.

II. PONT-DE-BUIS, CITE INDUSTRIELLE.

A l'époque gallo-romaine, une agglomération existait à l'emplacement de la ville actuelle, ainsi qu'en témoignent les traces d'un certain nombre de constructions romaines le long de la vallée jusqu'à Logonna-Quimerch, et sur le plateau près de la gare. La voie romaine devait franchir la Doufine sur un pont à l'emplacement de celui qui est actuellement utilisé par l'ancienne route royale à l'entrée de la poudrerie. La présence du buis dans la région a sans doute donné son nom à l'agglomération. Partout où il est question de cette plante, on rencontre presque à coup sûr des restes gallo-romains. En Pont-de-Buis il y a encore un lieu dit Ty-Beuz, et une butte appelée Buzit. Le buis est une plante calcicole, et sa présence dans une région schisteuse n'est pas surprenante, si l'on sait que d'importantes lentilles calcaires existent à Pont-de-Buis, ayant donné lieu à l'extraction de la chaux

dès l'époque romaine. Fin avril 1911, des ouvriers maçons, creusant les fondations d'une maison à « Goas-an-Tyet », dans la vallée, sur la rive droite vers l'Aulne, trouvèrent les restes d'un four à chaux gallo-romain, contenant le squelette d'une femme enterrée avec divers objets. Le four à chaux était bien placé, à proximité de l'importante bande calcaire de la poudrerie, près de la voie romaine, et près de la Doufine fournissant l'eau pour éteindre la chaux vive, et sans doute la possibilité d'un transport fluvial ou maritime.

L'extraction de la chaux fut donc la première activité industrielle de Pont-de-Buis, mais depuis l'antiquité elle semble avoir complètement cessé jusqu'au milieu du XIX^e siècle. On commença alors l'exploitation du gisement du Pouldu sur le plateau. La pierre n'est alors pas cuite ou travaillée sur place, mais expédiée à Port-Launay, où un four à chaux était installé dès 1840, sur les bords de l'Aulne, pas très loin de l'actuel viaduc. L'exploitation de la carrière du Pouldu et du four à chaux de Port-Launay est à mettre en rapport avec l'ouverture au trafic du canal de Nantes à Brest qui a permis aux amendements calcaires de pénétrer facilement au cœur de la Bretagne.

Ce fut en 1911 qu'un four à chaux fut construit au Pouldu sur le gisement calcaire lui-même. Ce sont les entrepreneurs brestois MARC et MONTFORT qui l'exploitèrent alors pour subvenir à leurs besoins en chaux pour le bâtiment. La production atteignait 10 à 15 tonnes par jour. Une partie était vendue directement aux paysans, l'autre broyée, était mise en sac et expédiée par charrettes jusqu'à la gare, pour Brest. Les fours ont fonctionné jusqu'en 1914 et ont beaucoup contribué à l'essor des cultures dans la région. Une vingtaine d'ouvriers y étaient employés venant soit de Pont-de-Buis, soit de Saint-Ségal.

Après la guerre, l'exploitation ne fut reprise qu'en 1928 par la Société des Fours à chaux et carrières de l'Ouest, d'Angers. Une nouvelle carrière fut ouverte ; les anciens fours furent modifiés ; une quinzaine d'ouvriers furent employés. Ils étaient bien payés et touchaient à peu près la même somme que les ouvriers de la poudrerie, c'est-à-dire 700 francs par mois. L'exploitation ne dura que 3 ans et fut abandonnée en 1933 par suite de frais de main-d'œuvre et d'exploitation trop élevés.

Si dans l'antiquité la fabrication de la chaux fut à l'origine d'un établissement humain à Pont-de-Buis, l'agglomération et la commune actuelle doivent leur existence à la fabrication de la poudre. Des temps gallo-romains au XIX^e siècle, Pont-de-Buis ne fut rien d'autre qu'un lieu dit, près d'un pont au fond d'une vallée très encaissée. La rive droite dépendait de Quimerc'h, et la rive gauche était en Saint-Ségal. On n'a pas d'indication précise quant à la date et aux circonstances de l'établissement des premiers moulins à poudre. On sait qu'en 1688 l'Intendant de Marine DESCLOUZEUX, beau-frère du chef d'escadre DE L'HARTELOIRE, décida d'installer à Pont-de-Buis un moulin à poudre, parce que la force motrice fournie par la Doufine était considérable par rapport à celle des ruisseaux entourant Brest ; la pente de la rivière étant assez forte jusqu'au milieu de Pont-de-Buis. Le transport de la poudre vers Brest était facile, la Doufine étant accessible aux chalands de moyen tonnage. La région était très boisée, ce qui était un autre avantage pour obtenir le charbon de bois nécessaire à la fabrication de la poudre noire. Pour les poudres de qualité on utilisait la bourdaine, et pour les poudres ordinaires du bois de saule.

À la fin de 1688, il y avait déjà 3 moulins. Le 1^{er} juillet 1695, une explosion endommageait 3 moulins sur quatre. La poudre était expédiée jusqu'à une poudrière installée en face de Landévennec sur le petit îlot de Prioly, relié aux basses mers à la terre ferme par un petit tombolo. Elle était stockée ici et ensuite expédiée par bateau sur Brest lorsque le besoin s'en faisait sentir. Les paysans de la région chargés du charroi des poudres à Landévennec et à Brest se plaignaient de ce travail qui constituait pour eux une lourde charge. En 1851 la production atteignait 140 tonnes par an, et 300 tonnes à la fin du Second Empire. Les moulins n'employaient que quelques dizaines d'ouvriers venant des communes de Saint-Ségal et de Quimerc'h. L'agglomération avait à peine quelque 200 habitants. Tout va changer avec l'énorme développement des armements modernes et de la Marine Nationale à la fin du XIX^e siècle, tandis que la fabrication de la poudre noire était abandonnée et remplacée par celle des poudres à la nitrocellulose en 1890. La Poudrerie Nationale va devenir un important établissement industriel employant jusqu'à 6.000 ouvriers pendant la guerre de 1914-1918 et en 1939-40. Entre les deux guerres, le nombre des emplois oscilla de 400 à 600 environ. Arrêtée de 1941 à 1945, la fabrication des poudres reprit à la Libération avec un effectif de 400 à 500 ouvriers. De 1951 à 1953, un regain d'activité fut provoqué par les commandes américaines (commandes « off shore ») ; l'effectif de la poudrerie fut alors de 1.200 personnes. Il est actuellement de 470 hommes et femmes, ces dernières employées uniquement dans l'administration de l'usine.

Parallèlement au développement de la poudrerie, la petite agglomération prenait de l'importance, passant de 263 habitants en 1881 à 581 en 1906, 1.037 en 1921, 1.265 en 1936, 2.886 en 1962. Sur le plateau du Squiriou, de part et d'autre de l'ancienne route royale, au-dessus de la poudrerie, s'installa un quartier ouvrier composé presque entièrement de petites maisons. Dans la vallée, vers l'aval, un petit quartier commerçant avec ses cafés se développa, tandis qu'un autre se créait sur le plateau Sud, près de la gare, à la croisée de la voie ferrée et de la route nationale, avec les écoles, le centre administratif, la poste et les nouvelles installations industrielles. C'est devenu le quartier le plus animé de Pont-de-Buis, celui que le voyageur traverse.

L'agglomération est véritablement fille de la poudrerie. En 1865, elle fait construire un quai sur la Doufine pour les poudres, utilisé aujourd'hui par le cabotage pour les matériaux de construction. En 1880, le ministère de la guerre crée une école pour les enfants des ouvriers. Actuellement, les écoles primaires et le C.E.G. rassemblent 500 élèves et le C.E.T., avec une bonne section d'électronique, en a 320 dont 40 internes. Le réseau de distribution d'eau fut organisé par la poudrerie, et en 1965 à la veille de l'agrandissement de la commune, toutes les habitations, même les fermes les plus éloignées, avaient l'eau courante. Il en fut de même pour l'énergie électrique qui, jusqu'à ces toutes dernières années, était fournie à bon marché par la poudrerie, en réseau de distribution autonome, indépendant de l'E.D.F. Le courant était produit par la centrale de l'usine et par 5 petites hydrocentrales installées sur l'Aulne en amont de Châteaulin. Il est maintenant distribué à l'agglomération et à l'usine par l'E.D.F. Les petites hydrocentrales ont été démolies, et la centrale de la poudrerie ne fonctionne plus qu'en cas de grève ou de panne.

Avec plus de 75 % de sa population active dans l'industrie,

dont plus de 60 % des chefs de ménage, Pont-de-Buis est, compte tenu de sa population, une des villes les plus industrielles de Bretagne, avec une structure socio-économique tout à fait comparable à celles d'Hennebont, de Fougères, de Saint-Nazaire ou des villes de la banlieue nantaise.

Trop dépendante jusqu'à ces dernières années d'une industrie unique, sa population a connu depuis la Libération une grave crise de l'emploi. Les chiffres publiés plus haut montrent les variations considérables du nombre des travailleurs à la poudrerie. Industrie de guerre, la poudrerie marche au ralenti en période de paix. La poudre à la nitrocellulose, spécialité de l'usine, est de moins en moins utilisée ; elle ne sert plus que pour la chasse et les armes portatives. On a pu craindre, au lendemain de la dernière guerre, que la poudrerie ne soit fermée définitivement. Sur les 3 usines fabriquant de la poudre à la nitrocellulose, 2 ont fermé, et il ne reste plus que celle de Pont-de-Buis, pourtant mal située actuellement. Le coton provenant des U.S.A. est blanchi dans l'Est, envoyé à Bergerac où la cellulose est transformée en nitrocellulose et expédiée par containers par la voie ferrée jusqu'à Pont-de-Buis où se fait la fabrication de la poudre. Avant guerre, l'atelier de blanchiment se trouvait à Landerneau et la préparation de la nitrocellulose se faisait à Brest à la poudrerie du Moulin-Blanc, à l'emplacement de l'actuel abattoir. La poudre de Pont-de-Buis était alors livrée directement à la Marine Nationale à l'atelier de pyrotechnique de Kerhuon. Actuellement, le principal fournisseur de la Marine pour les blocs-fusées est la Poudrerie Nationale de Bassau à Angoulême.

L'avenir de la poudrerie semble maintenant assuré, avec environ 400 à 500 emplois stables et le monopole de la production de la poudre à la nitrocellulose. Dès 1945, le directeur de la poudrerie pour éviter une réduction désastreuse du nombre des emplois avait décidé de reconvertir une partie de ses ateliers et de son personnel dans la fabrication de mobilier scolaire, le moulage et le montage d'appareils téléphoniques. Ce matériel fut vendu en France, au Maroc et en Tunisie, mais les constructeurs privés de matériel téléphonique déposèrent une plainte en Conseil d'Etat, car ils estimaient que la poudrerie, entreprise d'Etat, ne devait pas se livrer à une fabrication annexe concurrençant le secteur privé industriel. Ils obtinrent gain de cause, mais un accord fut passé avec la firme Burgender qui vint installer à Pont-de-Buis une usine de montage de téléphone, les moulages continuant à se faire à la poudrerie. En activité depuis mai 1964, elle emploie actuellement 80 femmes, et bientôt 150. Ce personnel féminin provient en partie de la campagne environnante. Ce sont surtout des jeunes filles à qui se pose le problème de la création à Pont-de-Buis d'emplois nouveaux pour la main-d'œuvre masculine. Il n'y a, pour l'instant, pas de travail pour leurs futurs époux.

La municipalité de Pont-de-Buis cherchant à créer de nouvelles activités industrielles sur le territoire communal a aidé à l'établissement en 1959 d'une forcerie d'endives. Installée sur un terrain mis à sa disposition, moyennant un loyer, par la municipalité (les annuités sont payées directement au Crédit foncier), elle emploie 25 personnes à titre permanent, jusqu'à 150 lors de la saison, faisant venir des équipes de tâcherons de Saint-Pol-de-Léon. Les endives sont cultivées sur 102 hectares ne subissant aucune préparation spéciale. Les graines d'endives sont semées d'avril à mai ; le sarclage est fait de la fin mai à la mi-juillet.

L'arrachage a lieu entre le 15 août et le mois de janvier. Les carottes d'endives sont alors mises en moules, puis en couches de pleine terre, soit en plein champ sous plastique où l'on obtient les endives au bout de 2 ou 3 mois, soit en forcerie où elles sont produites en 28 jours en moyenne. Ici les couches sont recouvertes de paille pour assurer une même température, entretenue par le passage d'eau chaude dans 9 km de tuyauterie, enterrée à 40 cm de profondeur. Les endives arrivées à maturité sont lavées, épluchées, séchées, mises en boîtes. La forcerie possède une chaîne de travail automatique procédant à toutes ses opérations avec l'aide des ouvrières. La production journalière varie de 3,5 t à 6 t d'endives par jour, et atteint 500 à 600 t par saison. Elles se vendent bien, livrées directement dans la région, ou expédiées plus loin en France. Sur le marché national et sur le marché parisien elles subissent la concurrence de la Belgique, située beaucoup plus près. La forcerie produit aussi des céréales, petits pois et haricots, cultivés en rotation avec les endives afin d'éviter l'épuisement des sols. Chaque année, seulement 70 % de la superficie cultivée est mise en endives.

III. *NAISSANCE DE LA COMMUNE DE PONT-DE-BUIS.*

Le rapide développement depuis le début du siècle de l'agglomération et de ses industries allait entraîner un bouleversement dans l'organisation communale de la région. La ville, partagée entre les communes de Quimerc'h et de Saint-Ségal, devint rapidement le lieu le plus actif de chacune d'entre elle. La commune de Quimerc'h sur le territoire de laquelle se trouvaient la poudrerie et le quartier ouvrier du Squiriou souhaitait annexer le quartier commerçant avec la poste et la gare se trouvant en Saint-Ségal, mais cette commune rurale, dont le chef-lieu était à l'écart des grandes voies de communication, s'y opposait. En 1935, la mairie de Saint-Ségal vint s'installer à Pont-de-Buis. Cependant, l'agglomération de Pont-de-Buis devenant plus importante que les communes dont elle dépendait, elle obtint son autonomie et devint commune indépendante au 1^{er} janvier 1950. Au 1^{er} janvier 1965, elle comptait 3.317 habitants avec un territoire de 814 hectares. Le 1^{er} février 1965, les communes de Quimerc'h (1.125 habitants et 2.740 hectares) et de Logonna-Quimerc'h (112 habitants et 446 hectares) ont fusionné avec celle de Pont-de-Buis devenu le chef-lieu d'une nouvelle commune de 4.000 hectares et de 4.554 habitants : « Pont-de-Buis-lès-Quimerc'h ».

Ainsi, la commune de Quimerc'h a connu en un peu plus d'un siècle d'importants changements. D'abord la route et la voie ferrée entraînant le déplacement sur plusieurs kilomètres de son centre administratif, commerçant et culturel, ensuite le développement de l'agglomération industrielle de Pont-de-Buis, ville-champignon, cité dortoir au début, puis commune indépendante, active, absorbant à son tour l'ancienne commune rurale et en devenant le chef-lieu.